

s'altérait sensiblement; ce que les veilles, les fatigues avaient commencé, le chagrin, les constantes agitations l'achevaient en minant cette belle constitution en détruisant cette fraîcheur ravissante qui avait fait donner par tante Suzanne le nom de *Laurence* à la plus belle de ses fleurs.

M. Daverny, qui voyait de jour en jour les progrès du mal qui dévorait sa fille, en éprouvait un véritable désespoir, car il l'attribuait à une funeste et inconcevable passion que son devoir de père le forçait de combattre. Quand il essayait de douces remontrances, la malheureuse enfant ne répondait que par des pleurs.

Il eût été difficile alors de trouver un intérieur plus malheureux, si le bonheur consiste surtout dans la paix, la confiance, l'union des cœurs.

Frédéric était le seul membre de la famille Daverny qui parut jouir d'une certaine tranquillité d'esprit. Quoique sa conduite ne motivât plus de sévères reproches, il avait si bien pris l'habitude de chercher toutes ses distractions au dehors, de vivre enfin d'une autre vie que celle de ses parents, que c'était à peine s'il s'apercevait du noir chagrin qui pesait sur chacun d'eux.

Laurence reçut un jour la visite inattendue de Noëmi Dillois; son frère aîné venait de se marier et les jeunes